PROCHAINEMENT

COMPAGNIE NON NOVA – PHIA MÉNARD

Contes Immoraux - Partie 1 : Maison Mère

Du 28 février au 5 mars

Performance

Phia Ménard est une artiste venue du cirque et qui défie les disciplines artistiques. Mi-clown mi-guérillère futuriste, elle bâtit seule une grande maison de carton comme un abri ou un Parthénon, un symbole précaire pour dire les fondations (fragiles) de la Cité... et ses destinées incertaines face aux éléments. Alors elle prouve que l'humour, le déséquilibre et peut-être la destruction feront aussi partie des mondes à venir.

ANGÉLICA LIDDELL

Liebestod

El olor a sangre no se me quita de los ojos (L'odeur du sang ne me quitte pas des yeux) – Juan Belmonte
- Histoire(s) Du Théâtre III

Du 15 au 18 mars

Théâtre/Performance

N'entre point ici toi qui as peur, peut-on sans doute lire sur le fronton du théâtre d'Angélica Liddell. Car il existe un pays où l'amour, la rage et le désespoir ne font qu'un, insatiables et infernaux. Un territoire sans vulgarité, sans morale des demi-teintes, où la solitude, l'art et le sacré communient infiniment. La musique de Wagner et Juan Belmonte, torero légendaire, s'y rencontrent. Angélica Liddell, poète et actrice espagnole, les y rejoint dans un hymne théâtral solaire fait de chair et de sang, de cris et de couleurs, au nom de l'amour et de la beauté.

DANS LE FOYER

Exposition

NAMSA LEUBA

Du 23 février au 8 avril

Les affiches Vidy de cette saison sont composées à partir des images de la photographe suisse et guinéenne Namsa Leuba. Elles accompagnent les spectacles par leurs couleurs et contrastes qui témoignent d'un monde métissé et en pleine métamorphose. Au printemps, la photographe habille les murs de la Kantina, présentant deux aperçus de son œuvre qu'elle organise pour le lieu. La série *Tonköma*, réalisée à l'origine pour la marque de mode équitable Edun, tresse un dialogue entre le désordre d'une mégapole, des réminiscences d'art sorcier africain et des accessoires de mode. Les images de la série *Illusions* sont des portraits colorés de Mahu, nom de celleux du troisième sexe à Tahiti, dont la photographe révèle la présence radieuse tout en critiquant le stéréotype de la « Vahiné » tahitienne.

TOUT VIDY EN LIGNE : VIDY.CH @THEATREDEVIDY #VIDY2223

VIDY THÉÂTRE LAUSANNE

NICOLAS STEMANN

Sonne, los jetzt! *(Soleil, c'est parti !)*

d'Elfriede Jelinek

« Quelle est cette chose
qui fonce à travers l'espace ?
Ça ne peut pas être moi !
Regardons de plus près,
les flots ondulent en contrebas,
il y a aussi des montagnes,
oui, tout ça, en dessous de moi, c'est moi.
Le soleil resplendit comme jadis
dans le chœur fraternel des sphères.
Le voyage m'est imposé,
bien que mon périple ne soit pas de mon fait.
Je suis une étoile fixe,
est-ce que quelque chose bouge enfin ? »

extrait de la pièce

Du 24 au 26 février

Salle 64 - Charles Apothéloz

ven. 24/02	20h30
sam. 25/02	19h00
dim. 26/02	14h00

Théâtre
Durée: 2h20

SCHAUSPIELHAUS ZÜRICH

Avec
Alicia Aumüller
Daniel Lommatzsch
Karin Pfammatter
Sebastian Rudolph
Lena Schwarz
Patrycia Ziólkowska

Mise en scène
Nicolas Stemann

Scénographie
Katrin Nottrodt

Costumes
Katrin Wolfermann

Musique
Thomas Kürstner
Sebastian Vogel

Vidéo
Johanna Bajohr

Lumière
Basil von Breitenbach

Dramaturgie
Bendix Fesefeldt

Développement du public
Silvan Gisler

Médiation
Zora Maag

Management des tournées et des relations internationales
Sonja Hildebrandt

Assistanat production
Sarah-Maria Hemmerling

Assistanat scénographie
Karl Dietrich

Assistanat costumes
Dorothea Knorr

Régie plateau
Michael Durrer

Soufflage
Rita von Horváth

Surtitres
Raman Khalaf (Panthea)

Traduction des surtitres
Gitta Honegger
Charlotte Wührer (Panthea)

Coordination de la durabilité
Katinka Deecke

Production
Schauspielhaus Zürich

Le temps fort
Zurich X Lausanne
bénéficie du soutien
d'Hotels by Fassbind

hotels BY FASSBIND welcome home

Codirecteur du Schauspielhaus de Zurich, l'Allemand **Nicolas Stemann** s'intéresse aux classiques du répertoire autant qu'aux écritures contemporaines, avec une prédilection pour celle d'Elfriede Jelinek. Chaque projet est l'occasion de réinterroger la forme théâtrale en convoquant à l'envi codes et outils disponibles, révélant l'actualité des enjeux d'une œuvre tout en la questionnant. Il met en place une utilisation très musicale du texte théâtral, le considérant avant tout comme une partition, s'affranchissant de la contrainte des personnages. Dès 2002, il se fait remarquer par des mises en scène particulièrement libres d'*Hamlet* et des *Souffrances du jeune Werther* à Hanovre et, dix ans plus tard à Avignon, avec *Les Contrats du commerçant* de Jelinek et l'intégrale de *Faust*. À Vidy, il a présenté en 2015 *Werther!* et il crée en 2016 *Nathan?!*, d'après Lessing et Jelinek et en 2021 *Contre-enquêtes* d'après *Meursault contre-enquête* de Kamel Daoud.

Elfriede Jelinek est romancière, dramaturge et poète autrichienne. Connue pour ses œuvres controversées sur les relations entre les sexes, la sexualité féminine et la culture populaire, elle reçoit le prix Nobel de littérature en 2004. Après des études académiques et une formation musicale rigoureuse au Conservatoire de Vienne, elle se tourne vers l'écriture comme forme d'expression personnelle et d'introspection. Féministe polémique, Jelinek écrit sur l'oppression des sexes et la sexualité féminine dans une société déshumanisante et patriarcale. Dans ses écrits, Jelinek rejète les conventions de la stylistique littéraire traditionnelle en faveur de l'expérimentation linguistique et thématique.

SCHAUSPIELHAUS ZÜRICH VIDY

Le Schauspielhaus Zürich et le Théâtre Vidy-Lausanne, deux institutions théâtrales de référence pour leur région, développent depuis plusieurs années une belle complicité autour du risque de la création et des formes contemporaines des arts de la scène. Elles ont décidé de déménager l'une chez l'autre du 23 au 26 février 2023. Une manière inédite de faire découvrir au public de Lausanne et de Zurich, la créativité passionnante mais souvent méconnue qui se déploie dans l'autre ville.

Les deux maisons incarnent chacune la singularité des pratiques culturelles de leur région, la Suisse alémanique ou de la Suisse romande.

À Zurich un ensemble permanent d'artistes et un répertoire de spectacles, et, à Lausanne, un théâtre de production où chaque projet se crée avec sa propre équipe puis tourne dans d'autres lieux. Depuis quelques années, les nouvelles directions artistiques des deux théâtres ont chacune ouvert leurs portes à des artistes venu·e·s d'ailleurs et à d'autres formes artistiques comme la danse et la performance. C'est pourquoi elles ont imaginé un double programme où se croisent théâtre, danse et arts visuels, avec des artistes de différentes origines.

À Zurich, au Schiffbau, un ancien atelier de construction navale, l'artiste et performeur sud-africain queer Steven Cohen, le metteur en scène et scénographe français Philippe Quesne et l'artiste romand Simon Senn présentent leurs spectacles créés et produits à Vidy. Dans le même temps à Lausanne, au bord du Léman, le metteur en scène Nicolas Stemann (codirecteur du Schauspielhaus) avec un nouveau texte d'Elfriede Jelinek, le chorégraphe américain Trajal Harrell et l'artiste visuelle et cinéaste américaine Wu Tsang présentent leur spectacle ou leur film issus du répertoire du Schauspielhaus.

Cet échange et ce partage, fruit d'une belle amitié entre nos deux théâtres, sont une invitation à découvrir la richesse et la dynamique artistique de notre voisin d'outre-Sarine.

à voir aussi

Trajal Harrell/Schauspielhaus Zürich Dance Ensemble
The Köln Concert
Danse/Musique, du 23 au 26 février, Salle 17 - Le Pavillon

Wu Tsang
Moby Dick; or, The Whale (Moby Dick; ou, la baleine)
d'après Herman Melville
Cinéma/Musique, du 23 au 26 février, Salle 96 - René Gonzalez

Fête Schauspielhaus X Vidy
avec Dj E-F-U-A Born On A Friday et New Kyd
Le 25 février, La Kantina, 22h-4h

À propos de *Sonne, los jetzt !*

par Bendix Fesefeld, dramaturge du spectacle, Schauspielhaus Zürich

« Ça ne peut pas être moi ! » déclare le Soleil au début de *Sonne, los jetzt !* « Moi » ou « je » respectivement, est le mot qui revient le plus fréquemment dans l'œuvre d'Elfriede Jelinek. Moi, moi, moi.

Dès la première phrase, Elfriede Jelinek détourne les fondements de notre pensée occidentale : le « je » en tant qu'unité indivisible, en tant qu'individu, en tant que sujet séparé à côté d'autres « je » et « moi » : « Moi ? Non, ce n'est pas moi ». Mais qui est-ce qui parle ? Elfriede Jelinek ? Un moi lyrique ? Le soleil ? Une actrice ? Nicolas Stemann ? Il n'est pas facile de trouver une entrée simple dans l'œuvre de cette autrice, comme dans ses discours qui semblent parfois avoir été vomis plus que dits… (…)

Le « je » semble ici être celui du soleil. « Je suis l'homme soleil. » Cette attribution du « je » au soleil semble être une bonne piste, au début. Mais la phrase suivante précise : « Je brûle les pays et ne laisse rien derrière moi, pour personne, quel que soit le sexe, car après nous, il n'y aura plus de sexe, plus de lignée, plus d'espèce ». Jelinek glisse élégamment vers un « nous » qui transforme soudainement le je parlant en une pluralité.

Ce « nous » ressemble à l'humanité qui est en train de rendre les conditions de vie des générations futures bien pires. Enfin, si l'on croit l'opinion commune des grand·e·s expert·e·s du climat, comme nous les croyons, nous qui jouons ce spectacle. Et voici une interprétation possible de ce monologue du soleil : Elfriede Jelinek utilise la perspective de notre étoile pour regarder la terre de loin. Là, elle voit comment nous, les humains, rampons. Pas bronzé·e·s mais presque carbonisé·e·s, nous sommes allongé·e·s sur la plage et nous nous baignons dans la lumière de l'astre du jour comme si de rien n'était.

En plus du monologue du soleil, il y a un deuxième texte intitulé *Luft* (air), que nous avons lu ensemble et intégré à *Sonne, los jetzt !* Après des descriptions contemplatives de la nature, le texte se termine tragiquement par la mort d'un canard appelé Mozilla qu'Elfriede Jelinek et son mari nourrissaient tous les jours lors de leurs promenades. Ainsi la catharsis a lieu lorsque Jelinek expose finalement la fin du monde dans le néant : « Vers quel endroit de la terre n'avons-nous pas déjà fui ? Maintenant, elle ne peut plus nous supporter et nous porter. Nous périrons avec le monde car nous serons chassés. Et être chassés, c'est la fin du monde. Jusque-là, comme des bousiers, nous nous roulons sur la culpabilité d'être en vie. Mais même cela ne mène à rien. Au néant. »

Ainsi ces textes semblent évoquer la catastrophe climatique, la crise écologique. Il n'est pas facile de traiter la crise climatique sur scène parce qu'il n'est pas facile de traiter la crise climatique hors scène. La dissonance cognitive semble écrasante : aucun·e d'entre nous ne nie le réchauffement de notre habitat causé par l'humain et pourtant nous vivons tous·tes comme si cela ne nous concernait pas. Lors des répétitions, nous avons abordé l'effondrement de notre société dans d'innombrables conversations. Parfois ces échanges me tiraient vers le bas, plus encore que la langue d'Elfriede Jelinek. Mais parfois la langue de Jelinek était réconfortante. C'était comme trouver de l'apaisement par la dissolution de l'ego dans le néant. Dans les meilleurs jours, nos conversations sur la catastrophe climatique ne nous ont pas fait sombrer dans la dépression, mais nous ont au contraire donné de l'espoir. Le mode de vie moderne semble toucher à sa fin. Le système extensif du capitalisme, qui opprime à parts égales les femmes, les personnes non blanches et la nature, ne sera pas en mesure d'empêcher la catastrophe actuelle. Au contraire, la question semble corrélée à la manière dont nous pouvons façonner le changement de système, car la science s'accorde à dire que ce dernier aura lieu. Mais on ne sait toujours pas si le changement radical de nos conditions de vie passera par la pénurie, la guerre civile et par une réduction significative de la population mondiale – ou si nous parviendrons à un changement d'état d'esprit collectif. L'une des nombreuses premières étapes d'une telle remise en question pourrait passer par la charge de Jelinek contre le moi. Une (re)considération de l'être humain sur le dividuel, sur ce qui est divisible en nous, sur l'être humain comme partie d'une structure globale. Penser un « je » polyphonique ou rien du tout. (…)

Dans *Sonne, los jetzt !* le soleil qui tourne ne cesse de m'interpeller : « Tous les jours à nouveau, tous les jours à nouveau et encore, encore et encore. Je te manque ? » Oui, oui ! Je ne peux pas nier qu'il n'y a pratiquement aucun texte qui réussit à me mettre dans un tel état d'agitation émotive. Et qu'il n'y a pratiquement aucune langue qui réussit à susciter en moi autant de répulsion que celle d'Elfriede Jelinek. Elle me confronte au dégoût de moi-même, de cet ego qui ne parvient pas à s'opposer activement au monde corrompu – celui qu'Elfriede Jelinek accuse de façon répétée, inlassable, dans son œuvre.

Les textes sont devenus plus faciles lorsque les répétitions ont commencé. Les acteurs·rices ont laissé les mots traverser leurs corps et Nicolas Stemann a ouvert un espace sur scène dans lequel le texte pouvait prendre forme. C'est un secret bien connu chez Jelinek que ses textes deviennent plus accessibles lorsqu'ils sont lus à haute voix. (…) Dans ses premières pièces, il y avaient parfois encore des personnages, mais il ne s'agissait jamais de rôles qu'il fallait dépeindre ou même auxquels il fallait s'identifier, mais davantage des unités linguistiques chargées de sens. Elles annonçaient les essais scéniques comme *Sonne, los jetzt !*. Jelinek écrit : « Le sens passe par l'acteur, l'acteur est un filtre, et à travers lui, le sable passe par le sable, une autre sorte de sable, à travers le sable, l'eau à travers l'eau. » Les acteurs·rices comme filtres du langage. « Du sable à travers le sable, […] de l'eau à travers l'eau ». Il n'y a probablement pas de meilleure image pour décrire ce qui se passe sur scène lorsqu'Alicia Aumüller, Daniel Lommatzsch, Karin Pfammatter, Sebastian Rudolph, Lena Schwarz et Patrycia Ziółkowska, ainsi que les deux musiciens Thomas Kürstner et Sebastian Vogel, laissent la langue de Jelinek couler à travers leurs corps pour créer de la musique en direct sur scène.

Cependant, ce flux et ce laisser-aller ne pourraient se produire si Nicolas Stemann ne maintenait pas un espace ouvert et poreux dans lequel le « je » des interprètes prend du recul pour permettre au texte de se déployer. Tout comme Elfriede Jelinek, Nicolas Stemann travaille continuellement contre l'ego sur scène. Dans ses mises en scène telles que *Faust*, *La Visite de la vieille dame* et *Oedipus Rex*, il montre comment on crée des personnages sur la scène du théâtre « sans les représenter et sans vouloir les incarner », dans l'esprit de Jelinek. Il y parvient en réduisant l'équipe d'acteurs·rices et en coupant le lien entre le personnage et l'interprète. Et comment cela fonctionne-t-il avec un texte dans lequel il n'y a de toute façon aucun personnage ? Peut-être dans l'autre sens : Au lieu de réduire la distribution, Stemann fait jouer un monologue à six acteur·rice·s. Le « je » se dissout dans une multitude de voix, dans l'énergie d'une jam-session.

Comme un chef d'orchestre, Nicolas Stemann se trouve au milieu d'artistes improvisateurs·rices, de performances et de musique, auxquels viennent s'intégrer plus tard la scénographie, les costumes, la vidéo et la lumière. Comme dans l'improvisation musicale, Nicolas Stemann parvient à laisser circuler toutes les voix de manière égale, en donnant parfois plus de poids à l'une ou en réduisant l'autre, en créant des connexions, en acceptant les échecs. Et surtout, il parvient à créer un ensemble dans lequel chaque élément garde son autonomie. C'est ainsi que sont créées des images et des situations qui conduisent soudain à d'autres lectures du « je » du texte *Sonne, los jetzt !* Une seule actrice s'avance et commence à s'approprier le texte, elle s'installe dans le « je » du soleil, elle commence à lancer ses jets de feu sur les gens et se trouve soudain confrontée à un chœur qui prétend lui aussi être le soleil. L'appropriation du soleil échappe à l'actrice et est exposée comme un orgueil trop humain. Ainsi, le « je » du monologue du soleil semble aussi être cela : l'être humain qui croit pouvoir être le soleil, une force élémentaire qui régit la nature. La colère du soleil est soudain dirigée contre nous de deux manières : d'une part, comme une colère punitive qui nous détruit substantiellement, d'autre part, c'est notre colère que nous déversons sur la nature – et donc sur nous-mêmes : « Alors, une autre maison disparue, un autre jardin couvert de suie. Je me tire une balle dans le pied parce que je ne peux plus rien laisser pousser ici. » Nous, les êtres humains, nous tirons constamment une balle dans le pied en détruisant ce que nous sommes et notre environnement, tout en criant : « Ce n'est pas moi ! »

À Nicolas Stemann, à propos de *Sonne, los jetzt !*

par Elfriede Jelinek

Je travaille avec Nicolas Stemann depuis très longtemps. Je n'ai jamais fait le compte du nombre de pièces pour lesquelles il a été mon metteur en scène (le « mon » est déjà faux). Manifestement, nous avons tous les deux touché au même réservoir de connaissances, pas tout de suite la question de l'existence de la Terre, mais d'autres questions qui étaient urgentes à l'époque où les pièces ont été présentées, la deuxième guerre en Irak, les réfugiés, comme on les appelle si bien, les vétérans, comme on les appelle correctement, avec leur propension à la violence toujours à l'affût qu'on leur a inculquée (« Babel »). Ou l'industrie lourde autrichienne, qui trouve son origine dans un crime, celui des nazis avec leurs campagnes de recrutement dans les territoires qu'ils occupaient. Aujourd'hui encore, nous profitons d'elles, du barrage de Kaprun et de la centrale de pompage-turbinage. Nous tremblons à l'idée qu'un jour, il n'y aura plus d'électricité, même si ce barrage est toujours là, que l'eau coule et qu'on l'approvisionne toujours activement. La menace que cela puisse cesser un jour alimente notre satisfaction actuelle. Tant qu'il y a de l'eau, il y a encore de l'espoir, parce qu'on peut la recueillir, dans un immense bassin. Ce qu'il y a, on peut le capturer, l'enfermer et l'utiliser. Mais tant qu'il y aura des hommes, l'espoir sera fragile, car les hommes, qui aiment prendre trop de tout et en rajouter, pourraient boire ou gaspiller toute l'eau au lieu de la faire travailler utilement pour eux. Jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Aucun bassin n'est assez grand pour contenir les larmes de ceux qui ont été assassinés et torturés pour cela. Ceux-là n'accepteraient sans doute pas le mot énergie.

Mes travaux sont la plupart du temps des documentations de crimes (les romans s'occupent plutôt des petits, la prose a besoin de petits barrages ou pas de barrages du tout, le théâtre c'est parler, sans rivages, il faut que le mur de retenue tienne correctement, c'est pourquoi j'ai finalement décidé de fabriquer mes personnages entièrement à partir de la parole ; on peut tout dire, je le sais bien, et j'utilise donc la parole), et Stemann sait faire cela sur une scène. (…)

Nicolas Stemann est un metteur en scène qui peut et veut penser. Il expose mes questions, de sorte que les spectateurs peuvent savoir ce que je sais (malheureusement peu de choses, mais, comme on dit avec complaisance, je sais ce que je sais !) sans être certaine de le savoir, car j'ai certes lu beaucoup de littérature sur le sujet que j'aborde, mais je n'ai pas vérifié tout cela moi-même. (…) Alors il faut plutôt dire que je ne sais rien, et surtout je ne sais pas à quel point ce rien est quelque chose, ni ce que cela représente, ni ce que nous pouvons en garder pour deviner ce qu'il y a derrière. Mais ce metteur en scène fait en sorte que nous le pensions le savoir vraiment, éventuellement grâce à des sources obscures comme il y en a autour de n'importe quel barrage. Nous savons ce qu'il sait, et c'est précisément grâce à cela que nous en savons plus que lui, bien qu'il ne nous le dise pas explicitement.

Je ne sais pas grand-chose, mais ce peu est déjà trop grand pour moi, il ne me pénètre pas. (…) Connaître l'histoire, peut-être ? Wittgenstein, inspiré par l'écriture de Moore, fait demander aux gens, face à des maisons qui s'écroulent (que ce soit à cause de la démolition ou de la guerre) : « Depuis combien de temps cette maison est-elle debout ? » Mais personne ne s'interroge sur l'histoire d'une montagne en la descendant ou en la montant. La montagne est trop grande. Elle doit être là depuis toujours. La Terre serait-elle un corps qui peut naître et disparaître ? Pour obtenir une réponse à cette question, il faut malheureusement se rendre en coulisses, chercher derrière les rideaux. C'est là que traînent les restes avec lesquels la réponse a été bricolée. Regardez-les attentivement et vous y croirez. Ou peut-être pas. Ce sont comme des doigts qui ont appartenu à une main, mais cette main appartient à quelqu'un d'autre. Nicolas Stemann laisse la réponse ouverte, c'est sa spécialité, mais ce qu'il montre pointe vers le fait même de montrer et il interroge la question elle-même. C'est alors plus que ce dont je me sens capable. Il ajoute cela à mon texte, il crée cet arrière-plan qui est le véritable premier plan.